

INANITÉ.
LE TOUR DE LA PRISON
SELON MARGUERITE YOURCENAR

par Angelica RIEGER (Düsseldorf)

Cette expédition dans le monde de la pensée et de l'écriture yourcenariennes¹ veut tenter une approche d'un paradoxe omniprésent dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar : celui, si cher à l'auteur, de l'inanité de toute quête de transcendance et, en même temps, de la thématization littéraire obsessionnelle de celle-ci. Florence Crépin porte le même diagnostic quand elle parle de sa « quête acharnée d'une essence » (1994, p. 2686), et le terme de « quête », si lourd de signification depuis le Moyen Âge, doit être saisi ici dans toute sa portée. Un regard jeté sur les titres de ses œuvres – tels que, par exemple, *Alexis ou le Traité du vain combat* (1929), *La Mort conduit l'attelage* (1934) ou *Mishima ou la vision du vide* (1979) – suffit pour s'apercevoir à quel point ce thème lui tient à cœur².

À la fin de son cheminement littéraire, le bilan amer dressé par Marguerite Yourcenar ne diffère donc aucunement de celui sans détours du début. Ce cheminement – aussi loin qu'il semble mener – n'est rien d'autre qu'une ronde derrière les murs d'une prison – *Le Tour de la prison*³. À cette seule différence que de l'autre côté de ces

¹ Mes remerciements chaleureux pour la traduction de cette étude, présentée pour la première fois en 1999 à l'Université Johan Wolfgang Goethe (Frankfurt/Main) sous le titre « *Le Tour de la prison. Die Literarisierung der Vergeblichkeit im Œuvre Marguerite Yourcenars* », vont à Philippe Hérisse (Düsseldorf).

² Toutes les œuvres sont citées d'après l'édition de la Pléiade des *Œuvres romanesques* (1982) – cité OR – et des *Essais et Mémoires* (1991) – cité EM. Œuvres citées et abréviations employées indiquées par ordre chronologique : *Alexis ou le Traité du vain combat* (1929), OR, 9-76 ; *La Mort conduit l'Attelage* (1934) ; *Feux* (1935), OR, 1043-1135 – cité F ; *Nouvelles orientales* (1938), OR, 1139-1216 – cité NO ; *Sous bénéfice d'inventaire* (1962), EM, 55-194 ; *L'Œuvre au Noir* (1968), OR, 559-850 – cité ON ; *Mishima ou la vision du vide* (1979), EM, 195-272 ; *Anna, soror...* (1982), OR, 853-901 et 1023-1032 – cité AS ; *Le Tour de la Prison* (1991), EM, 597-701 – cité TP ; *Le Premier soir* (1993) – cité PS.

³ La citation tirée de ON, à laquelle se rapporte ce titre, est insérée en début de volume comme devise : « Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir fait au moins le tour de sa prison » (TP, EM 595). Cf. aussi la « Note de l'éditeur » (*ibid.*, 597 sq.) : « En avril 1983, Marguerite Yourcenar avait confié à son éditeur le projet d'un ouvrage, qui devait être composé des récits de ses voyages, effectués au cours des quelques années

murs, il n'y a rien. Toute quête de la transcendance est vaine –'inane'– car il n'y a pas de transcendance. Mais quelle est alors la signification d'une œuvre qui se consacre tout entière à cette recherche ?

Marguerite Yourcenar ne donne pas seulement forme littéraire à ce paradoxe dans son dernier écrit au titre évocateur déjà cité, *Le Tour de la prison*, mais à travers toute son œuvre depuis l'une de ses premières nouvelles, «Le premier soir». Dans ce bref récit, se trouvent déjà tous les éléments constituant ce paradoxe : l'isolation de l'intellectuel et de l'artiste, qui seuls sont au moins conscients de leur état de 'prisonnier' ; la superficialité de leurs contemporains qui ne s'aperçoivent même pas qu'ils sont en cage et auxquels il est par conséquent impossible de rendre compréhensible la recherche d'une issue ; la mise en question de l'existence même de cette issue – contrairement à la célèbre métaphore du prisonnier de Kafka que je cite ici dans l'extrait des *Journaux* :

Il se serait accommodé d'une prison. Finir en prisonnier, ce serait un but de vie. Mais c'était une cage. Indifférent, souverain, le bruit du monde était là comme chez lui et passait à flots à travers la grille, en vérité le prisonnier était libre, il pouvait participer à tout, rien de ce qu'il y avait dehors ne lui échappait, il aurait même pu quitter la cage, les barreaux étaient espacés de plusieurs mètres, il n'était même pas prisonnier.⁴

Revenons au récit «Le premier soir» de Yourcenar pour constater à quel point les images se ressemblent. Au cours de son voyage de noce, tandis qu'il contemple le lac Léman par la fenêtre de la chambre de son hôtel à Montreux, le protagoniste demande :

Était-il possible que, depuis si longtemps qu'ils y pensent, les hommes n'eussent pas compris que la beauté est incommunicable, et que les êtres, pas plus que les choses, ne se pénètrent pas ? Ils voguaient, sur ce lac [...] et ils se vantaient d'être heureux. Ils ne souffraient pas de l'idée que ce lac, fermé de toutes parts, n'offre aucune issue vers ailleurs ; ils seraient satisfaits de tourner éternellement au pied de ces montagnes qui leur cachent quelque chose. Pas un n'essayait de se glisser par l'étroite fissure du Rhône [...]. Ils n'éprouvaient ni l'effroi ni

précédentes ou seulement projetés. Le volume s'intitulerait *Le Tour de la prison*, en référence à la formule de Zénon, dans *L'Œuvre au Noir* » (*ibid.*, 597).

⁴ KAFKA (1984), 492 sq. – « Mit einem Gefängnis hätte er sich abgefunden. Als Gefangener enden – das wäre eines Lebens Ziel. Aber es war ein Gitterkäfig. Gleichgültig, herrisch, wie bei sich zu Hause strömte durch das Gitter aus und ein der Lärm der Welt, der Gefangene war eigentlich frei, er konnte an allem teilnehmen, nichts entging [sic] ihm draußen, selbst verlassen hätte er den Käfig können, die Gitterstangen standen ja meterweit auseinander, nicht einmal gefangen war er » (1990, [849]).